

—Parlons d'abord des Allemands. Nous n'étions pas rassurés nous-mêmes à leur sujet; mais il a fallu nous rendre à l'évidence. Ils sont avec nous.

Un fait vous en dira plus long sur ce point.

Mgr l'évêque de Toledo, d'origine allemande, nous a stupéfaits par un discours de bienvenue, dans lequel il a proclamé le bon droit de la France dans cette guerre, et a déclaré que l'unique responsable était l'empereur Guillaume. Pour nous signifier mieux encore ses dispositions sympathiques envers la France, il a réuni, à notre occasion, les Français de Toledo et invité un Père Marianite français à parler au nom de tout son clergé.

Nous avons pu nous convaincre que l'attitude bienveillante de l'évêque de Toledo est celle des Allemands d'Amérique pris dans leur ensemble. Ils sont confondus du rôle de l'Allemagne et reconnaissent qu'elle a été le jouet du rêve pangermaniste. Rien ne peut exprimer leur colère contre les Hohenzollern reconnus comme les grands responsables.

—Vous avez dit le mot, Monseigneur, cela peut paraître stupéfiant. Mais faut-il conclure de là que ces Allemands n'ont conservé aucune affection envers leur patrie d'origine et sont disposés à en abandonner les intérêts?

—Nullement, et voici la thèse actuellement en faveur chez eux.

*L'Allemagne a eu de grands torts, et elle les expie cruellement. Mais les alliés ne doivent pas prendre à son égard l'attitude qu'ils lui ont reprochée. C'est une nation chrétienne dans son ensemble, que des chrétiens doivent traiter chrétiennement.*

On a quelque motif de croire que ces raisons ont influencé M. Wilson lui-même.

Nous qui avons vu de près les atrocités des Allemands, nous avons peine à les accepter; mais il faut se rendre compte que le peuple d'Amérique n'a rien vu. Même à l'heure présente, nos amis les plus dévoués ne peuvent admettre l'authenticité de certains récits. Il leur semble impossible de croire que des hommes doués de raison aient pu commettre certains actes que les nécessités de la guerre n'expliquent aucunement. Et quand on leur fournit des preuves, surtout s'il s'agit de simples soldats, ils atténuent leur responsabilité en disant: "Ils étaient ivres".

J'arrive aux Irlandais américains. Ils attendent beaucoup de M. Wilson. Ils n'approuvent pas les menées révolutionnaires de l'Irlande; mais ils aiment passionnément leur patrie et leur race, et ils sont convaincus que, puisque la paix mettra fin aux grandes injustices, elle mettra fin aussi à certaines souffrances de l'Irlande.

—Aiment-ils la France?

—Oui, ils l'aiment, et en général un mot suffit pour réveiller les vieilles sympathies. Néanmoins, la politique religieuse de nos gouvernants a laissé

des traces profondes, et je vous répéterai, la main sur la conscience, la parole souvent entendue là-bas:

"La France est aujourd'hui moralement au pinnacle; mais, de grâce, qu'elle ne retombe pas dans l'opinion publique des autres nations là où elle était avant la guerre. Et, pour qu'elle y retombe, il suffirait que le gouvernement français retombe dans ses errements d'avant-guerre à l'égard de l'Eglise".

—On croit donc, Monseigneur, qu'il y a eu quelque chose de changé chez nous, par rapport à la religion?

—Oui. On ne peut croire, et ici je parle des catholiques—comme des protestants, qu'après les exemples admirables de patriotisme donnés par nos religieux, on veuille encore, après la guerre, les mettre dans la nécessité de s'exiler.

Je vous parle des religieux. C'est qu'en effet, j'ai pu constater aux Etats-Unis, comme en Espagne précédemment, que la question des religieux expulsés ou réduits à s'expatrier frappe l'opinion beaucoup plus que d'autres question plus générales, comme serait la rupture du Concordat.

En Amérique plus encore qu'en Espagne, les religieux français ont fondé des œuvres capitales qui font l'admiration de tous, et ces Français, même expulsés, ont gardé un tel patriotisme que les Américains en sont très frappés. En visitant plusieurs couvents ou collèges, j'ai vu des religieuses anciennes qui avaient un petit drapeau français suspendu au mur de leur cellule. Je les ai vues elles que la France force à s'exiler, chanter et faire chanter la *Marseillaise* par leurs élèves, et pleurer d'émotion à l'annonce de la prochaine victoire de la France.

Je puis le dire aussi des religieux. J'ai gardé surtout le souvenir des Pères de Sainte-Croix de l'Université Notre-Dame, dans l'Indiana qui furent jadis chassés de Nevilly. Avec quel attendrissement ne parlaient-ils pas de la France à commencer par le T. R. P. Français, leur Supérieur général qui fut jadis supérieur de l'institution Sainte-Croix, à Neuilly.

—Monseigneur, tout cela est bien réconfortant et légitime notre ferme espérance que les lois antireligieuses seront rapportées après la guerre.

—Espérons-le. Nos amis d'Amérique et de partout y comptent, et si le contraire arrivait, ils seraient cruellement déçus.

—J'aurais maintenant une question un peu différente à vous poser. Vous avez dit, hier, à l'assemblée des évêques, les développements vraiment gigantesques que prend en Amérique l'enseignement. Si on en juge par les moyens dont dispose l'Amérique elle est sur le point d'absorber toute la vie intellectuelle du monde.

—Comment avez-vous pu conclure cela de mes paroles? Oui, il est vrai, les Etats-Unis ont une organisation scolaire vraiment grandiose. Mais remarquez bien que l'enseignement donné avec tant de profusion est surtout un enseignement primaire.